

A la merci de courants violents

Les émigrés juifs de l'Est de la France aux États-Unis*

Cette étude s'intègre dans un travail plus large sur les différents flux d'émigration des familles juives issues d'Alsace et de Lorraine, d'Allemagne également, qui ont émigré aux États-Unis, plus spécialement dans le Sud, le long du Mississippi⁽¹⁾.

**«A notre famille,
à nos amis d'Amérique»...**

Anny BLOCH

Ingénieur-Chercheur, CNRS
Laboratoire de Sociologie
de la Culture Européenne

Elle porte sur les transformations d'identité de ces familles installées depuis les années 1840 ou 1880 à La Nouvelle Orléans et en grand nombre dans des petites villes au Nord de la Louisiane et du Mississippi: Port Gibson, Natchez, Vicksburg, Jackson, Woodville.

Ces villes sont inscrites dans l'histoire du jazz ou de la guerre de sécession mais en aucune manière ne sont mentionnées dans l'histoire du judaïsme alsacien, lorrain et allemand.

Un autre point soulève notre intérêt tout au cours de ce travail, c'est celui de savoir comment ces émigrés perçoivent la notion de fidélité et d'infidélité. Le fil est tenu entre les termes de fidélité et infidélité. L'infidélité n'est pas ressentie comme telle. Elle est absence de choix ou choix contraint. En effet, a-t-on le choix de l'infidélité si l'on veut éviter la pauvreté, la domination culturelle et politique, le numéris clausus, l'antisémitisme du XIX^e siècle, français et allemand? Le droit de la nationalité, droit du sol en France est sans doute un lien social fort avec le pays, un engagement mais aussi comme le montre dans un de ses articles Rogers Brubaker relatif à l'extension du *jus soli* en 1889, le *jus soli* est une représentation de la nation assimilationniste et étatique⁽²⁾.

Quand son propre pays ne se montre pas apte à donner un travail, à offrir des possi-

bilités de promotion, porte atteinte à sa dignité par discrimination, le contrat implicite entre la nation et le citoyen est-il rempli? Est-ce véritablement rompre ce contrat que de quitter son pays?

La négociation de l'émigré avec les termes infidélité, fidélité est omniprésente mais souvent inconsciente pour celui qui part. Émigrer varie entre une infidélité au pays

Nouvelle Orléans Intérieur de la maison de Florette Margolis Geismar, famille originaire de Grurssenheim (Haut-Rhin).

© Photo Anny Bloch sept. 92

natal, un abandon de la famille et une fidélité à soi-même, un désir d'indépendance, d'avenir, comme le soulignent nos interlocuteurs dans leurs souvenirs et journaux de voyage.

Rappelons la situation des Juifs d'Alsace et de Lorraine. A partir de 1791, les Juifs obtiennent la citoyenneté. Une intégration, malgré le décret infâme³ va s'opérer grâce au rôle des élites, l'attitude des différents gouvernements, l'exode rural⁽⁴⁾. Les élites vont jouer un rôle dans la politique scolaire des écoles israélites. En 1840, on compte par exemple dans le Haut-Rhin, 24 écoles juives contre 51 mixtes. Le rôle de l'instituteur israélite est très important. Les émigrés sont passés par une école élémentaire jusqu'à 14 ans et parfois une année d'école supérieure. Ils ont parfois obtenu une qualification professionnelle à l'école des arts et métiers de Strasbourg. C'est le cas de Léon Cahn originaire de Saverne, tapissier à Strasbourg, qui a reçu une formation à l'École des arts et métiers en juillet 1861. Il émigre le 24 novembre 1872 pour Natchez⁽⁵⁾.

Reste un gros poids: la conscription d'une durée de sept ans, qui à la suite du décret infâme napoléonien, rend impossible le remplacement par un autre conscrit. «L'article 17 du décret du 17 mars 1808 astreint les juifs au service militaire personnel en les privant de la faculté dont jouissaient les autres citoyens de fournir des remplaçants». Et comme le souligne Freddy Raphaël⁽⁶⁾, «Les Juifs ne montrèrent pas plus d'enthousiasme guerrier que la plupart des Français».

Après 1871, le départ s'effectue à la fois pour des raisons économiques mais aussi fortement culturelles. Le départ est lourd de sens. Partir, sans avoir fait le service militaire allemand, c'est accepter d'être déchu de la nationalité allemande. Si 5000 Juifs au moins choisirent de quitter l'Alsace pour s'installer en France⁽⁷⁾, d'autres, - dont le nombre reste difficile à évaluer - partirent pour l'Algérie et l'Amérique.

Nouvelle Orléans: Synagogue Touro. Nouveau bâtiment Avenue Saint Charles, une des plus anciennes communautés d'abord sépharade puis askenaze libérale. Y adhèrent des familles d'origine alsacienne, lorraine.

L'infidélité, c'est sans doute une rupture d'engagement à un pays, à une nation. Mais partir, n'est-ce pas traiter aussi d'une autre fidélité: le goût d'aventure, le désir de voir les horizons s'élargir, le besoin de découvrir? Mais alors quel souvenir reste-t-il chez les émigrés du vieux continent? Y-a-t-il une fidélité aux valeurs acquises dans l'ancien pays, le mariage, la pratique religieuse, comment se modifient les modes de vie?

D'autres questions se posent

L'adaptation est-il un mode d'acculturation? Qui décide de l'acculturation? Un observateur extérieur. Que dit celui qui est immergé dans cette nouvelle culture? L'acculturation dépend des modèles et références que l'on s'est donné. Comment se mesure l'acculturation, selon quels critères? Que répondre à l'historien américain Lloyd P. Gartner quand il écrit: «Il n'y a pas d'histoire juive américaine qui n'intègre pas l'assimilation». «Et par assimilation», remarque l'historien Abraham J. Peck⁽⁸⁾, «Gartner ne veut pas signifier la fin de l'identité juive, ni sa diffusion». «Au

contraire, il définit le terme comme un processus de socialisation nécessaire, celui par lequel une minorité s'approprie de nombreuses valeurs et pratiques du groupe majoritaire». A-t-elle d'ailleurs le choix et s'agit-il vraiment d'assimilation, une culture mangée par l'autre, dirait Freddy Raphaël? Où se situe la perte? Qu'est-ce qui est gardé, ou plutôt, qu'a-t-on plus tard besoin de «trouver» et non pas «retrouver»: il n'est pas sûr, en effet, que l'on «retrouve» sa filiation. Elle n'est pas donnée ipso facto mais fait l'objet d'une lente acquisition culturelle⁽⁹⁾. Le Juif d'Alsace et de Lorraine, devient planteur de coton. Avant 1863, émigré dans le Sud des États-Unis, il possède parfois un ou plusieurs esclaves, s'adapte aux modèles qui l'environnent, les miment, obéit aux règles en cours mais avec des nuances, des variations. Il possède des esclaves et comme l'atteste l'historien Bertram Korn⁽¹⁰⁾, certains en font commerce. Comment les traitent-ils? Il se bat du côté des Confédérés mais a-t-il le choix s'il veut défendre le lieu où il vit? Il est devenu un patriote du sud. Un siècle plus tard, un petit nombre de descendants agiront activement en

faveur des droits civiques au risque de leur vie. La majorité, par désir de faire bonne impression auprès des chrétiens, par peur des représailles, restera silencieuse.

Avec le courant de recherche des racines, de l'ouvrage best-seller, «Roots», d'Alex Haley des années 1960, la réflexion sur le retour au pays natal devient obligatoire et pas seulement pour le monde noir: la recherche des origines, du pays d'origine va de pair avec la perte de repères, l'élaboration d'arbres généalogiques, l'histoire de sa filiation. Les archives sont envahies, les cimetières aussi. Les retours en Europe, et plus particulièrement au village natal, se font à la deuxième, troisième génération. Les citoyens d'Amérique désirent retrouver une double citoyenneté, comme si les émigrés avaient perdu partiellement une langue, celle de leurs ancêtres, une partie de leur histoire, de leur famille, mais désiraient néanmoins recomposer avec elle. Ces (re)trouvailles sont, elles aussi, à prendre en compte.

Aborder la réalité par tous les bouts

L'expérience de ces retrouvailles va être narrée moins de manière quantitative que par le moyen des échanges avec les familles lors de deux séjours en 1992 et 1994, aux États-Unis. Entretiens, immersion dans le milieu sudiste, questionnaires, documents remis par les familles, constituent le corpus de ce travail.

Les sociobiographies tracées sur deux ou trois générations ne sont pas exhaustives. Trous de mémoire, absence de documents, oublis, démontrent, une fois encore, que la mémoire, le temps, sont sélectifs, tout spécialement dans ce travail où il s'agit de parler de deux mondes souvent opposés, l'un demandant l'oubli de l'autre. Une double fidélité ne se fait souvent que plus tard. La transmission se fait en aveugle, tâtonnante, soulignent les éléments les plus déterminants, occultent les plus gênants: «une mémoire en contrebande». Seuls les témoi-

gnages transversaux, familiaux, professionnels, institutionnels, culturels, permettent d'approcher partiellement la réalité. D'autres sources ont leur importance: la visite en compagnie des descendants alsaciens et lorrains des synagogues et cimetières de Louisiane et du Mississippi ont été des références très riches pour identifier l'origine des tombes. Les archives du Musée Historique de la Nouvelle Orléans, de l'Université de Tulane pour les archives

Cimetière de Bâton Rouge: nombreuses familles partent du Nord de l'Alsace pour s'installer dans le sud des États-Unis. ©Photo Anny Bloch, sept 1992

familiales, les archives de l'Hôpital de Touro (Touro Infirmary) pour les patients, originaires de France, ont été précieuses. Les riches collections des archives juives américaines de Cincinnati ont été consultées. En outre, les réseaux de connaissance des émigrés à travers les États-Unis, du New Jersey à la Californie, de Santa Fé au village d'Opelousas, de Birmingham, (Alabama), Norfolk (Virginie) à Philadelphie, m'ont permis d'établir une correspondance avec une vingtaine de personnes. Toutes étaient originaires d'Alsace ou de Lorraine, du pays de Bade, Palatinat ou de Bavière, issus de mariages transfrontaliers depuis le milieu du XIX^e siècle, une partie

de leur famille ayant séjourné dans le Sud des États-Unis.

Émigrer : une fidélité à la vie, une infidélité à son pays

Quelques repères objectifs:

Si l'Alsace a toujours été une terre d'émigration, comme le souligne l'américaniste démographe Nicole Fouché⁽¹¹⁾, elle l'est davantage, de la fin du XVII^e siècle jusque

dans les années 1890. Une des grandes vagues d'émigration en Alsace est provoquée par la succession de mauvaises récoltes entre 1818-1827. Cette crise agricole contraindra de nombreuses personnes exerçant des petits métiers dépendant du monde rural à partir. Les années de crise vont provoquer le départ en Amérique de 10% de la population de l'Outre-forêt, 14000 du Bas-Rhin, soit 3% de l'ensemble du Bas-Rhin. Si le secteur agricole est important, le secteur industriel l'est à part égale. Entre 1828-1837, dix ans plus tard, 14365 émigrants quittent le Bas-Rhin pour les États-Unis (Fouché: 57). Ce sont des arrondissements de Saverne et de Wissembourg qu'on

émigre le plus, (Fouché: 51). En ce qui concerne le Haut-Rhin, les chiffres sont plus tardifs (1838-1857), les périodes de crise de 1846-47 et celle de 1854 font apparaître deux vagues successives. Dans le Haut-Rhin, elle touche tous les arrondissements, entre 1838-1857 soit entre 1838-1847, 4654 émigrants, (Fouché: 58). En 1866 sur 58 970 habitants du Bas-Rhin, 23116 ont quitté le département, 4144 ont émigré en Amérique⁽¹²⁾. Mais comme le souligne l'historien Jean Daltroff⁽¹³⁾, «l'émigration entre 1840 et 1880 est un moyen d'échapper à un avenir incertain». Face aux mutations économiques qui entraînent des changements sociaux importants, «les professions traditionnelles des Juifs d'Alsace et de Lorraine telles que le prêt d'argent, le courtage, le ravitaillement des villages en menuiserie assurée par le colportage sont touchées». Les banques apparaissent, les formes de crédit mutuel aussi délaissant peu à peu les prêts d'argent individuels. Le développement de l'industrie dû au capitalisme joue alors un rôle d'érosion des métiers traditionnels, remarque l'historienne américaine, Vicki Caron⁽¹⁴⁾.

Il est très difficile de savoir quel est le pourcentage de la population juive qui émigre aux États-Unis. Des listes ont été établies aux archives départementales. Nous avons consulté la liste des jeunes gens de l'arrondissement de Mulhouse, qui ont renoncé à leur nationalité pour éviter d'être enrôlés de retour en Alsace-Lorraine⁽¹⁵⁾ (loi de 1874). Ils sont partis pour l'Amérique entre 1874-1897. Il a été possible de recenser 118 personnes juives d'après le nom et prénom, sur 1100 en partance, un peu plus de 10%. Sur cette liste, 8 mentionnaient la destination Amérique sans précisions, 7 celle d'Amérique du Sud, 10 d'entre eux se dirigeaient vers le sud des États-Unis, Louisiane, Texas. La majeure partie avait opté pour New York et le nord des États-Unis, Chicago, Oakland, Buffalo. Il serait nécessaire de faire un travail similaire pour les autres arrondissements du Haut-Rhin, du

Bas-Rhin et de la Moselle. Il n'a pas été possible malgré notre recherche sur les listes d'arrivée des bateaux à la Nouvelle Orléans (Archives du Musée Historique de la Nouvelle Orléans) de repérer les familles se dirigeant à la Nouvelle Orléans dans les registres d'arrivée, ni celles avec lesquelles nous correspondons. Les listes sont incomplètes.

Au surpeuplement, à la disette, la pauvreté qui apparaît par pointe critique jusque dans les années 1865, viennent s'ajouter les spécificités de l'émigration elle-même. Les émigrants allemands, suisses traversent le Rhin pour s'embarquer au Havre et provoquent un effet d'entraînement de la population alsacienne. La législation française se met en place en 1855 et légalise l'émigration: prix du passeport, chemin de fer, transport. Des agences d'émigration se mettent en place. On dénombre 57 agents recruteurs légaux dans le Bas-Rhin en 1866. Certains sont juifs, comme Félix Klein, de Niederrodern (Bas-Rhin) qui est très actif, organise les voyages de ses coreligionnaires vers la Nouvelle Orléans entre 1864-69 (Bayer: 1984)⁽¹⁶⁾.

Les incertitudes, le silence des archives consultées jusqu'à présent, le peu d'éléments sur l'expérience de vie des familles rendent nécessaires l'étude des biographies familiales sous forme de biographies écrites, journaux de vie ou histoires orales qui mettent en place selon les mots du sociologue Franco Ferrarrotti «la dialectique du social, qui consiste essentiellement dans le rapport complexe, non déterminable à priori, entre les conditions objectives (datita) et le vécu»⁽¹⁷⁾. D'autre part ces documents oraux ou biographiques permettent d'infirmer ou de confirmer ce que les archives décèlent. Ils nuancent les chiffres, les documents administratifs et laissent entendre des voix, une subjectivité, une spécificité, une quotidienneté. On ne parle pas des familles d'une manière intransitive («to talk about»), ces familles se disent transitivement («they say something»). Les

familles deviennent des sujets qui nous aident à comprendre l'expérience ambiguë de l'émigration. Une proximité, une immédiateté nous sont alors restituées⁽¹⁸⁾.

Partir, un vent violent de liberté et de modernité, une émancipation

Outre une situation politique, économique difficile, des raisons plus spécifiquement culturelles animent les émigrés. Avraham Barkai qui analyse l'immigration juive allemande aux États-Unis⁽¹⁹⁾, souligne combien la décision d'émigrer est le signe d'émancipation, de l'effet du siècle des Lumières et de sécularisation de la société allemande: «dans un sens, la décision même d'émigrer, de quitter des liens familiaux, sa commune, de laisser des obligations derrière soi, était le premier signe de ce développement et de son influence sur les jeunes, éléments les moins conservateurs, les plus entreprenants de la société juive allemande». Cet exemple vaut pour un certain nombre d'émigrés alsaciens même si le statut des Juifs allemands varie. Les Juifs allemands doivent faire face à davantage de discriminations administratives et sociales, à une très grande difficulté d'émigrer - des taxes importantes sont à payer -. La fin des discriminations légales s'étalent selon les états, entre 1860 et 1868. Elles sont définitivement abolies en avril 1871, par la loi du Reich⁽²⁰⁾.

Un exemple de ce désir d'émancipation, de cette attraction («pull»), celui de Philip Sartorius. Ce dernier est natif de Germersheim, Palatinat, Bavière. Sa grand-mère Caroline Roos est née à Strasbourg (12/06/1802- 5/23/46) se marie à Spire avec Simon Rops. Philip Sartorius écrit ses souvenirs en anglais pour sa fille après 1910, à la mort de sa femme⁽²¹⁾.

Il part à l'âge de 14 ans de son village près de Spire, le 22 août 1845. Il prend un bateau de Spire à Mayence, puis un bateau

à Rotterdam et ensuite au Havre. Il s'embarque le 25 septembre 1845. A bord, 600 passagers. Il arrive à la Nouvelle Orléans, le 1^{er} novembre 1845.

Sa rupture avec la famille ne s'est pas faite facilement. Les parents ne donnent leur consentement qu'avec beaucoup de difficultés. Il faut parfois plus d'un an pour que les parents laissent partir le jeune homme mais il ne part qu'avec leur consentement. Deux raisons le motivent, l'argent, devenir indépendant. Il bénéficie d'une connaissance et de l'allemand et du français. Sa position dans la famille compte. Il est le benjamin. Ils laissent ses vieux parents seuls et rompt d'une certaine manière un engagement filial. Si sa mère le jour du départ est extrêmement émue, lui, ne montre aucun sentiment de regret à l'idée qu'il ne la reverra plus jamais: «comme un jeune garçon, je considérais cela comme si j'allais faire un pique-nique». Ce n'est que près de 60 ans après qu'il se rend compte du traumatisme causée à sa famille. «Je n'avais aucune idée de l'importance du pas que je faisais et de la peine causée à mes parents. J'étais le benjamin». Cette séparation, rarement l'émigré revient, se mûrit durant une ou plusieurs années. Isaac Lévy a écrit son journal à partir de 1886 jusqu'en 1895. Il part le 13 décembre 1892 à l'âge de 22 ans de Lembach (Bas-Rhin) pour New York après une attente d'un an et à la suite du départ cinq ans auparavant de son frère⁽²²⁾. Il a peur de voir sa mère s'aliter une deuxième fois. Il attend après avoir rempli tous les papiers nécessaires - contrat de passage, passeport - que son départ soit accepté par la famille.

Les émigrés doivent se soumettre à l'attente, obtenir l'autorisation des parents pour les mineurs. Sur le plan des institutions: un certificat de bonne conduite de l'instituteur est nécessaire. Le tribunal certifie que l'intéressé n'a commis aucun délit. Le partant doit être assuré qu'un membre de la famille ou une relation dans le pays d'accueil lui assurera un emploi, car indique

Léon Geismar, partant, le 28 Juillet 1809, «en l'état actuel, il n'y a aucun avenir». Celui-là accepte d'être déchu de sa nationalité. «J'ai l'intention de rester en Amérique et de me faire naturaliser américain». Il souhaite «rentrer dans le négoce de son oncle et gagner sa vie tout seul». «Je vous prie de me donner l'autorisation de partir»⁽²³⁾.

En ce qui concerne les filles - comme le signale Max Meyer qui émigre de Wissembourg en 1890 pour New York et devient le fondateur des métiers de la Couture et de l'Institut de la Mode - «elles n'avaient aucun avenir si elles n'avaient pas de dot convenable». En Amérique, elles peuvent se placer comme gouvernante même à l'âge de 16 ans. Si les premiers émigrés font pression par leur correspondance pour venir dans un pays d'avenir et de possibilités nombreuses, l'émigration entre les années 1871-1890 est également provoquée pour des raisons culturelles et nationales, comme nous l'avons évoqué. Ainsi, il n'est pas supportable pour le père de Max Meyer, qui a combattu dans l'armée française durant la guerre franco-prussienne que son fils fasse son service militaire dans l'armée allemande: «Mon père tremblait à l'idée que son fils devrait bientôt s'enrôler dans l'armée allemande». «Cela aurait été un objet de torture pour un patriote français»⁽²⁴⁾. Il partira à 44 ans pour New York avec toute sa famille.

Paradoxalement, on reste patriote français en quittant l'Alsace pour les États-Unis.

Cependant, aucun émigré ne signale l'abandon de sa nationalité allemande aucune famille rencontrée aux États-Unis non plus. Ce n'est que lorsque nous avons trouvé les documents que l'une d'entre elles nous a dit. «Oui, il paraît, j'étais au courant». Seules les archives nous informent précisément de la loi en vigueur. La mémoire collective ne fait état que de patriotisme. Partir après 1871, c'est ne pas vouloir rester sous l'empire allemand, ne pas faire un service militaire de trois ans, échapper d'une manière générale aux

guerres franco-allemandes et au militarisme prussien.

Les archives et les entretiens avec la famille Geismar rencontrée en Louisiane confirme d'une manière qui lui est spécifique les propos précédents: «Ma grand-mère Seraphine», nous explique Flo Geismar-Margolis⁽²⁵⁾ dans sa maison en bois, de style néo colonial de la Nouvelle-Orléans: «ma grand-mère, ne voulait pas l'éduquer dans une culture allemande». La famille habite à Grussenheim (Haut-Rhin) mais envoie Léon, leur fils, faire ses études en France. L'adolescent demande à son oncle Louis Benjamin Geismar qui était parti en 1874 pour la Louisiane, devenu propriétaire de vastes terres dans la commune de Geismar, de l'emmener en Amérique. Les parents du jeune garçon, Salomon et Seraphine ne le laissent partir qu'après un conseil de famille et l'ultime mise en garde de l'oncle américain: «qu'allez-vous faire, le garder! qu'il soit tué à la prochaine guerre!»

Si aucune famille rencontrée n'a évoqué la perte de nationalité allemande elle a insisté avec fierté sur l'obtention de la nationalité américaine. Léon Geismar partira à l'âge de 15 ans. La famille conserve le certificat d'obtention de la nationalité américaine (citizenship), document essentiel d'appartenance au nouveau pays. Max Meyer, qui obtient la nationalité américaine après sept ans d'attente, écrit dans ses mémoires: «Le jour solennel où je jurais fidélité à mon pays arriva enfin. Je quittais la Cour de Justice en citoyen fier et heureux» (Meyer: 116). Et «dans l'espoir de participer activement aux efforts de rendre cette ville un meilleur endroit pour y vivre», ajoute-t-il.

Si l'infidélité est le départ vers l'avenir, le nouvel émigré n'a de cesse de retrouver une nouvelle fidélité dans son nouveau pays. Rares sont les regrets du pays ancien. Ceci vaut plus particulièrement pour les générations suivantes. Il est vrai que le départ se fait d'une manière rituelle et autorisée à différents niveaux.

Le départ ritualisé

S'il est rupture, le départ est toléré, autorisé. Il se fait en général dans le droit. C'est une infidélité dans la fidélité aux règles familiales, sociales et nationales. Le rituel de séparation est clairement expliqué par le journal d'Isaac Lévy. Il dit au revoir à une partie de sa famille. Les habitants des environs se déplacent pour lui dire au revoir: 27 novembre 1891, trois jours avant le départ, il écrit qu'il n'est pas exclu de son milieu social. Malgré le départ, le lien social persiste. Son départ est accompagné comme l'on dirait actuellement: «Toute la journée, j'ai eu la visite de gens, venus pour me dire au revoir. On dit habituellement: C'est lorsque quelqu'un part en voyage, on voit le mieux s'il était aimé. Et bien, je peux être tranquillisé, je ne pense pas beaucoup laisser d'ennemis. Car de toute la région, on vient prendre congé de moi».

Il reçoit de nombreux cadeaux mais sa mère est «éperdue de douleur».

La correspondance se substitue partiellement à l'absence. Elle est fondamentale. Plus tard, les livres, les journaux écrits par l'émigré à la fin de sa vie, se font souvent avec l'aide des proches. Le livre écrit sert à la fois de récit pour la famille mais aussi d'emblème, d'héritage et de repère qui lie la famille nouvelle à l'ancienne. L'émigré ou son porte-parole réunit ainsi les deux mondes, le territoire quitté au nouveau continent, la tradition, le temps religieux aux aventures sociales, professionnelles du nouveau monde. Le journal sert de passage et permet la compréhension de la vie de l'émigré. A la dichotomie des deux mondes, au clivage, à la rupture, il sert de trait de liaison (Nous retrouvons l'analyse du pont et de la porte du philosophe, sociologue Georg Simmel).

Avraham Barkai ne parle pas de rupture en ce qui concerne l'émigration allemande: «des contacts avec les familles et amis en Allemagne étaient continuellement entretenues à travers lettres, un soutien financier.

Sous de nombreux aspects, ces jeunes émigrants se considéraient - ils l'étaient en réalité - comme l'avant-garde pionnière qui allait ouvrir la voie de transplantation de toute la famille, des clans et même des villages» (Barkai: 39). En ce qui concerne l'émigration juive en France vers l'Amérique, elle n'est pas uniquement composée de jeunes et à l'exception de quelques villages, elle n'a pas été aussi massive qu'en Allemagne mais les contacts entre les familles restent nombreux au moins jusqu'à la deuxième génération.

beaucoup d'émigrés d'origine de l'Est de la France et des Länder voisins s'installent en Louisiane, c'est qu'on y trouve déjà une forte implantation allemande de fermiers émigrés, «the German Coast» qui inclut les paroisses de Saint John, Saint Louis, Saint Charles. Les Allemands sont souvent mariés à des créoles et à des cajuns. La langue allemande joue un rôle de familiarité, de reconnaissance, entre émigrés allemands et alsaciens. Situation paradoxale alors que l'on a voulu fuir un pays devenu allemand.

Transport de balles de coton le long du Mississippi. Des marchands juifs jouent le rôle d'intermédiaires entre planteurs et usines de traitement du coton.

© Photo Anny Bloch, sept. 92.

Intégration ou assimilation, un modèle prégnant sudiste

Le choix de grandes villes comme New York, celles des petites villes, le long du Mississippi se fait d'une manière pragmatique. Il y a, la plupart du temps, un frère, un cousin, un oncle chez qui l'on va pouvoir débiter. L'oncle ou le cousin d'Amérique ne sont pas une fiction. Mais si

Le français est aussi une langue qui se parle en Louisiane et a attiré de nombreux émigrés bilingues des années 1840, parlant parfois uniquement le judéo alsacien. La langue française, jusque dans les années 1930, est parlée d'une manière courante spécialement dans le pays cajun à l'ouest de l'état de Louisiane, dans la région de Lafayette. Le français, langue majoritaire dans ce pays, est ensuite, interdit d'usage dans les cours des

écoles primaires au bénéfice de l'anglais, langue de promotion et de transactions, langue dominante. Nous reconnaissons le schéma de pratique de langue minoritaire qui devient vernaculaire. «Quand j'étais enfant», raconte Metz Kahn⁽²⁶⁾, - «il y a une cinquantaine d'années», «beaucoup de gens parlaient le français». «Les enseignants de certains magasins à la Nouvelle-Orléans annonçaient: «Ici, on parle français». «Maintenant c'est plutôt, aquí se habla español». Metz Kahn, ingénieur chimiste, a appris le français au lycée pendant quatre ans à Baton Rouge. Flo Geismar qui habitait dans New River Landing-Geismar, le long du Mississippi près de Gonzales, dont le père français venu de Grussenheim (Haut-Rhin), parlait l'allemand, l'alsacien, l'anglais, le français, le cajun, ne parle quant à elle que peu le français. C'est une option d'intégration: «quand je suis allée à l'école, il était très important que j'apprenne à lire et écrire l'anglais pour entrer à l'université», raconte-t-elle. Et si le français était majoritaire en Louisiane, au début du siècle, il perd de son rayonnement pour devenir langue de l'entre soi. Il reste la langue de complicité entre parents. Ceci se passe dans les années 1935. Les archives deviennent monolingues dans les années 1860, à la demande de l'Etat fédéral.

Des itinéraires professionnels à plusieurs échelles

Sur le plan économique, les émigrés au départ vont à la fois utiliser leur compétence dans des métiers intermédiaires. Dans un contexte différent de celui du vieux continent, ils vont comme leur père, occuper la place de marchands, fonction nécessaire et qui était à remplir au milieu du XIX^e siècle: marchands de fournitures aux plantations de coton dans l'état de Mississippi, plantations de sucre, plus au sud le long du fleuve, voie de développement commercial essentiel jusqu'en 1885, date à laquelle se développe le transport ferroviaire. Ils vont vendre le

coton sous forme de balles aux usines d'égrenage, intervenant dans les différentes étapes du processus du conditionnement du coton. Les plus qualifiés peuvent être comptables d'entreprise de conditionnement comme le père de Will Lazarus, Joseph Lazarus qui habite la paroisse de Sainte Marie en 1917 et s'installe plus tard à la Nouvelle-Orléans. Enrichis, certains interviendront comme prêteurs d'argent: «cotton

A l'ancienne pâtisserie de Beulah Ledner à la Nouvelle-Orléans © Photo Anny Bloch, sept. 1992.

factor», personne qui avance l'argent au planteur, mais aussi autre profession toujours en cours dans le sud, «commission broker». Il est celui qui achète la marchandise à crédit et sera payé après la récolte sous forme de commissions. Hermann Kohlmeyer dont la famille est originaire de Lembach, financier, traite avec grand nombre de planteurs du sud et actuellement avec les ports du sud des Etats-Unis et les ports exportateurs de coton d'Angleterre comme Liverpool. Ainsi la deuxième génération fort des acquis de la première, se retrouve-t-elle dans l'import-export.

Les plus petits débutent comme colporteurs dans les plantations. «Ils allaient de plantations en plantations comme marchands ambulants, d'autres avec leur petites économies ouvraient des magasins», nous écrit Gaston Hirsch⁽²⁷⁾, originaire de Saverne,

habitant depuis 1845 Donaldsonville. Au bout de quelques années, ils ouvriront des «magasins généraux» («general store») où tous les produits non périssables (dry goods) sont vendus aux habitants des communes. C'est le cas d'un grand nombre d'entre eux notamment ceux qui font partie du premier courant d'émigration. Si les magasins sont au départ très modestes, à la deuxième génération ils deviennent prospères, celui de la famille Lehman se convertit pour devenir Leman par désir d'assimilation. Ce magnifique magasin qui date de la fin du XIX^e siècle est à l'heure actuelle transformé en magasin à outils et a perdu une part de son rayonnement du fait de l'urbanisation de la population.

Autre exemple de trajectoire: la famille Fraenkel dont un des arrières petits fils dont la famille est originaire de Rothbach (Bas-Rhin) est président de la société de meubles en gros «Wholesale Fraenkel Furniture Company» à Baton Rouge (Louisiane). Albert Fraenkel fait partie de la quatrième génération d'émigrants. Il a développé son entreprise grâce un travail acharné depuis 1954, après avoir été employé dans un magasin de meubles chez un parent à Shreveport.

Cependant, les générations précédentes ne se sont pas toujours enrichis. La pauvreté n'est pas rare mais elle n'est pas exprimée avec la sincérité d'Albert Fraenkel qui évoque les jours difficiles vécus avec sa famille, son père réussissant modestement en affaires. La pauvreté est rarement bonne à dire aux Etats-Unis. Le chemin de la réussite n'est pas si facile. Rares sont ceux qui comme Abel Dreyfus (1815-1892) émigre en 1831 de Belfort à New York, où il apprend l'anglais, choisit la Nouvelle-Orléans et

devient onze ans plus tard, notaire, s'associe jusqu'en 1864, puis devient indépendant. Il assure avec son fils Félix une des plus grosses études de la ville dont les actes sont déposés dans les archives de la Ville comme au Musée Historique de la Nouvelle-Orléans. Les professions libérales, médecin, dentiste, avocat, investisseur immobilier, psychologue n'apparaissent qu'à la troisième génération. Une des figures les plus éminentes de la ville de la Nouvelle-Orléans est la petite fille d'Albert Dreyfus, Ruth Dreyfus, première psychologue scolaire à la Nouvelle-Orléans dans les années 1930, grande voyageuse et pédagogue, membre du conseil scientifique de l'Université de Tulane comme experte malgré son grand âge.

L'ascension en général des émigrants de la première émigration paraît souvent rapide, progresse du colportage à une aristocratie du colportage - «peddler aristocracy» - selon les termes de Metz Kahn. En 10-15 ans, les commerces sont prospères et s'accompagnent d'achat de plantations ou de terres données pour dettes non payées, ceci vaut jusqu'au début du siècle. Abraham Lévy, originaire de Duppigheim (Bas-Rhin), dont une partie des descendants habite Strasbourg et Paris, l'autre New York et à la Nouvelle-Orléans, est né en 1854. Il part à l'âge de 17 ans en 1872 après des études au lycée de Strasbourg, s'établit à Baton Rouge et durant deux ans est représentant. Il s'associe ensuite à Max Fraenkel à Rosedale, devient employé et reste jusqu'en 1881 avec Henry Feitel. Il ouvre une boutique modeste le long du Mississippi à Sainte Rose, dans la paroisse de Saint Charles, il devient grâce «à sa capacité à saisir les exigences de son commerce, à répondre rapidement à la demande, en utilisant des méthodes correctes et de commerce rigoureux à devenir propriétaire d'un grand magasin de marchandises»⁽²⁸⁾. La famille s'urbanisera et émigrera à la Nouvelle-Orléans en 1930 où elle demeure en partie, classe aisée de la ville, les arrières petits enfants sont investisseurs immobiliers

et médecins. Certains succès se font aussi par l'acquisition de terres et de plantations. Les familles les plus fortunées ont donné leur nom à l'endroit: Lehmanville, Geismar, Klotzville. Ces familles sont connues, les plantations, Cora Texas (sucre) des Kessler-Sternfels, Rosa Godchaux à Bunkie, Susan Weil à Lavonia pour le bétail, Wolf à Washington évoquent la «Jewish geography»⁽²⁹⁾. Seule reste en activité la plantation et raffinerie de sucre Kessler à Cora Texas que nous avons pu visiter. Cette région est largement investie à présent, par les industries pétrochimiques.

Ce qui paraît remarquable, c'est non seulement la capacité d'adaptation de ces émigrés aux possibilités du milieu totalement différent de celui auquel ils étaient familiers, se formant à l'agriculture qu'ils découvrent entièrement, c'est aussi, à quel point ces fortunes bâties sur le commerce ou la plantation de la canne à sucre, maïs ou coton sont fragiles. Elles peuvent être soit détruites par la guerre civile, par les inondations du Mississippi de 1893, soit plus tard par la dépression des années 1930. A chaque fois, avec obstination et ténacité, sens de la survie, sens de la vie, il faut recommencer. En résumé, souligne Gaston Hirsch à la fin d'une de ses lettres⁽³⁰⁾, «Alsaciens, Lorrains, Allemands en Louisiane et Mississippi peuvent être fiers de leur succès dans le commerce, l'industrie, la médecine et surtout fiers de leur succès et de leur patience».

Fidélité à la nouvelle patrie : l'émigré, soldat confédéré durant la guerre de sécession

Mais cette fragilité du succès vaut aussi pour les familles établies précédemment à la guerre de sécession, qu'on appelle pudiquement dans le sud, «guerre entre les états». Toutes les richesses - stock de coton dans les dépôts à Jackson - pour la famille Kahn sont détruites, la guerre et la faim,

l'absence de clientèle vaut pour Abel Dreyfus à la Nouvelle-Orléans. S'ajoutent les blessures issues de batailles d'une grande férocité entre sudistes et nordistes.

Philip Sartorius comme la très grande partie de ses coreligionnaires s'engage dans l'armée sudiste à Natchez et doit comme tous les soldats confédérés, après la défaite, en 1865, prêter serment de fidélité à l'Union, obligation d'une certaine manière de renier son premier engagement.

Très peu de familles ont refusé de se battre du côté des confédérés en 1862. L'arrière grand-père de Lucile Bennett, Salomon Hochstein né en Alsace s'engage à 36 ans dans l'armée en Louisiane dans les gardes Housa⁽³¹⁾. L'un des émigrés d'origine alsacienne, Isaac Hermann né en 1838 arrivé à New York en 1859, s'installe en Georgie, s'enrôle dans l'armée confédérée en 1862 et vit à Sanderville. Il a écrit un ouvrage «Mémoires d'un vétéran confédéré» (1911). Il s'enrôle à la place de son ami Mr Smith, un riche planteur qui l'avait adopté. Selon Sallie Monira Lang, sa biographe⁽³²⁾, il se présente auprès de l'officier en disant: «un français souhaite combattre comme un américain». «Il reste en service durant toute la période pour le meilleur des combats en allégeance avec le sud en faisant tout ce qui est honorable pour aider son pays adoptif». Dans le cas évoqué, le désir d'intégration au pays d'accueil requiert de payer sa dette envers celui qui vous a hébergé, le pays qui vous a accueilli, au plus vite. Notre émigré se porte volontaire sans même encore être citoyen. Cependant, le comportement d'un grand nombre apparaît beaucoup moins enthousiaste. Philip Sartorius fait état dans son journal de l'état piteux des bateaux sudistes, de l'absence de préparation, de l'obligation en tant que soldat de payer l'ensemble de ses fournitures. Il fait partie d'un régiment de cavalerie qui doit tout fournir, costumes, nourriture.

Il est sûr que cette guerre entraîna la ruine par le feu des propriétés de coton et

de sucre de nombreuses familles de Vicksburg, Jackson, Nouvelle Orléans. Cette guerre a provoqué un traumatisme et l'on parle encore de «avant ou après la guerre de sécession». Surtout elle a été vécue comme une guerre sans pitié d'un nord dominateur contre des états rebelles. Metz Kahn, dont la famille Bloom se

Beaucoup de familles se réfugièrent dans des lieux plus sûrs, au Nord, à Saint Louis, fin 1863. Ces familles partiront avec leurs esclaves sur la demande de ces derniers. Leurs esclaves ne veulent pas rester et préfèrent prendre le risque d'être vendus à Saint Louis⁽³³⁾ si nécessaire. «Mais avant de partir pour en avoir l'autorisation, je dus

juré fidélité «allégeance» (à l'Union)», raconte Philip Sartorius. Parfois des bataillons de l'armée fédérale ne touchèrent pas à leur maison, ne rentreront pas chez eux alors qu'ils dévaliseront la maison de leurs voisins en détruisant ceux qu'ils ne pourront pas emporter. La problématique des rela-

tions du monde juif avec le monde noir doit être abordée même succinctement

Juifs et noirs, une relation paternaliste?

«A notre surprise devant le différent traitement qui nous était accordé, on nous dit que les noirs avaient dit combien nous étions bons avec eux et ceci nous exempta de toute persécution» commente Philip Sartorius dans son journal. Et il ajoute, à propos de la population noire: «nous leur étions d'une grande assistance, en cas de maladie et autrement. Car ils recherchaient notre protection et redoutaient les Yankees comme les rebelles».

Opposés à l'éthique juive, mais tout à fait conformes aux normes du sud, les planteurs juifs comme les marchands possèdent avant leur émancipation des esclaves. Ils étaient peu nombreux. Mais nos questions soulèvent plutôt l'embarras. «Ils en avaient

peu, ils les traitaient très bien. Je ne connais que le riche sénateur Judah P. Benjamin, converti, marié à une française qui n'était pas juive, qui en possédait», nous écrit une de nos interlocutrices.

«D'ailleurs, les noirs préféraient avoir des patrons juifs». Il est vrai que j'ai rencontré dans les familles juives des nannies-gouvernantes d'enfants, qui avaient des relations très étroites avec les familles, bien meilleures que dans le nord des États-Unis. Le personnel noir fait partie intégrante des familles. Leur photo est présente dans le décor de la maison avec l'enfant élevé. Ils participent à toutes les fêtes et sont assis au premier rang lors du mariage de la petite fille. Souvent, on s'occupe des enfants noirs. Les liens restent très étroits. On désire se remémorer l'histoire de la plantation Waterloo, actuellement disparue en demandant la photo d'une servante dont la mère a été esclave sur la plantation. «Ce sont les noirs au début du siècle», nous raconte Flo Geismar-Margolis, «qui vont apprendre l'anglais à mon père». En toute confiance.

La vie des familles juives sur les plantations ressemble cependant tout à fait à une vie de sudiste, à la classe moyenne supérieure. Ces riches familles en ont intégré les valeurs et les modes de vie: «Il y a 65 ans, l'idée que la vie sur la plantation change ne venait pas à l'idée de ces familles», nous explique Flo Geismar-Margolis appartenant à une famille de planteurs. «Tante Sera était née au moment de la guerre de sécession. Les choses n'ont changé dans le sud que plus tard. Tante Sera a donc gardé toute sa vie une femme qui la coiffait, une qui lui faisait la cuisine. Elle apprenait à sa nièce à faire du crochet».

«Les esclaves n'existaient», m'a-t-on expliqué «que dans les grandes plantations». Il y avait peu de Juifs dans le sud avant la guerre de sécession et encore moins de propriétaires d'esclaves nous écrit Babette Wampold⁽³⁴⁾ qui mentionne très honnêtement que son arrière-grand-père

Jacob Ullmann originaire de Hechingen en Palatinat installé à Port Gibson, Mississippi en 1850, possédait deux esclaves.

Passé difficile, dont j'ai trouvé quelques traces dans les actes conclus chez le notaire Abel Dreyfus (Archives du Musée Historique de la Nouvelle-Orléans) et dans une famille Dan Scharff, arrière petit fils de Philip Sartorius, qui avait apposé au mur d'une de ses pièces, une inscription libellée ainsi: «J'ai ce jour acheté à Philip Sartorius, un nègre, Itak, dont je veux défendre le titre contre toute réclamation d'où qu'elle vienne et je prends en considération la vente de 300 dollars cash et du paiement en mains propres. Signé W.T. Patchman, le 4 août 1862 à Madison Parish».

Si la situation est beaucoup plus tendue à l'heure actuelle aux États-Unis entre noirs et blancs, noirs et juifs, les familles juives ont eu une relation ambiguë par rapport au monde noir, qui met en évidence une situation de précarité dans des périodes de crise, analysée par l'historien Leonard Dinnerstein⁽³⁵⁾.

Un de nos interlocuteurs nous a rapporté les propos de son grand père du début du siècle, un homme très estimé à Jackson, Mississippi, dont l'anniversaire était fêté par la ville chaque 27 mai: «je prie», disait-il, «chaque jour pour les noirs parce que s'il n'y avait pas de noirs, ils s'en prendraient aux Juifs». Jonathan Daniels reprend plus tardivement cet amer constat et écrit en 1938: «à l'exception des moments où des juifs sont venus récemment en grand nombre, le préjugé racial à l'encontre des noirs a libéré globalement ou presque le Juif, de préjugés.»

Cette réflexion n'occulte pas pour autant des manifestations d'antisémitisme violent (1893), mais surtout l'affaire Frank (Frank case, 27 avril 1913). Leo Frank qui était propriétaire d'une usine de crayons fut lynché pour avoir été accusé à tort d'avoir violé et tué son employée noire âgée de 14 ans Mary Phagan⁽³⁶⁾. La violence de l'antisémitisme suscitée lors de cette affaire dans le sud à cette époque et la fausse déclaration

d'un des employés noirs est parfois comparée à l'affaire Dreyfus. Le traumatisme dans les communautés juives du sud et spécialement à Atlanta durera une génération.

Dans les communautés juives ou les familles isolées dans les petites communes, la population juive ne représente qu'un dixième de pour cent de la population dans le sud. Leonard Dinnerstein a souligné «la précarité qu'un certain nombre de Juifs ressentait dans une région si marquée par la bigoterie, si hostile aux gens venus d'ailleurs» mais qui forme ce puzzle du sud combinant l'acceptation de l'individu à l'intolérance de ce qui est extérieur⁽³⁷⁾.

Le retour : l'an prochain à Schirhoffen

Indéniablement, le désir de retour se fait sentir au cours du temps. Si les liens se sont parfois distendus, le souvenir des récits transmis sur plusieurs générations restent vivaces et constitue le légendaire familial. Les acteurs les plus soucieux de leurs origines, les jeunes qui commencent à élaborer un arbre généalogique et ont besoin d'en savoir davantage, les personnes plus âgées qui ont le souci d'affiner leurs connaissances retournent au village, à la ville d'origine. Ils visitent les archives, se rendent au cimetière où sont enterrés les arrière-grands-parents. Parfois, rien ne reste et ils parcourent les rues; des images, des personnages les accompagnent. La boucle paraît se fermer mais toujours des espaces vides demeurent.

Traces. Une expérience forte de confrontation de récits avec le réel s'opère. Des moments d'émotion, de retrouvailles avec les lieux. Les maisons des familles souvent n'existent plus, la synagogue a disparu. Il y a toujours quelqu'un à qui parler, qui se rappelle vaguement que.. La conversation s'engage. On se retrouve vite chez le maire, parfois même à la mairie, devant le livre où les ancêtres sont inscrits. Monsieur

le maire signe le livre. Retour inversé du geste de l'ancêtre, lui qui avait choisi d'être américain. La dédicace n'est-elle pas la marque d'une citoyenneté retrouvée?

Le retour est une expérience, une aventure aussi. Parfois, il n'atteint pas son but. Personne, aucun parent, aucun ami, n'est présent. Les cousins d'Amérique souhaitent revenir pour un voyage en Europe, une recherche mais aussi avec la certitude qu'une personne les accueillera. Un médiateur entre eux et la région est nécessaire pour les accompagner, les aider à retrouver.

Le sociologue ne devient-il pas - quand il joue ce rôle - le passeur entre deux mondes, initiant ses cousins à marcher sur le vieux continent, reconstruisant un pont dont il ne restait que quelques pilotis, jouant ainsi, de nouvelles formes de fidélité, infidélités?

Notes

1. Nous avons poursuivi notre investigation dans le sud des États-Unis auprès de différents centres d'archives de la Nouvelle Orléans, aux Archives Juives de Cincinnati (Ohio) en avril-mai 1994, grâce au soutien du Conseil scientifique de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg. Nous lui exprimons toute notre reconnaissance. Merci au Directeur du Centre Américain des Archives Juives, Abraham PECK et à ses collaborateurs, au professeur PIPER et son épouse de l'Hebrew Union College, à Leonard PRAGER, professeur de yiddish et de littérature anglaise à l'Université de Haïfa, pour leurs judicieux conseils et accueil. Le Museum of the Southern Jewish Experience, Macy B. HART, Marcie COHEN nous a invité à exposer nos recherches à Natchez (Miss) : rencontre-débat avec les historiens Bobbie MALONE, Kenneth HOFFMANN du 29 Avril au 1er Mai 1994. Nous les remercions de leur hospitalité. Nous avons été accueillie généreusement par de nombreuses familles de la Nouvelle-Orléans, de la Louisiane et du Mississippi. Qu'elles en soient chaleureusement remerciées. Merci à Cathy CAHN de nous avoir aidé à découvrir les archives de l'hôpital de Touro et introduit au Musée Historique de la Nouvelle-Orléans.
2. BRUBAKER Rogers. «De l'Immigré au citoyen, comment le jus soli s'est imposé en France, à la fin du XIX^e siècle», *Actes de la recherche en sciences sociales*. Sept.1993, p. 3-25.

3. Deux décrets de Napoléon (1808) réorganisèrent le culte. Un troisième apportait des limitations aux droits civiques pendant dix ans. Un certain nombre de mesures discriminatoires demeuraient : l'obligation de prêter le serment «more judaico» avant de comparaître en justice, l'obligation d'enrôlement, l'absence de budget jusqu'en 1830 pour le culte israélite. Ce n'est qu'en 1846 que disparut la dernière mesure discriminatoire.
4. KAHN. Jean. 500 ans d'histoire juive à Haguenau, La citoyenneté des juifs d'Alsace après Napoléon, *Etudes haguenauviennes*. T.18, 1992, p. 15-22.
5. American Jewish Archives. Cincinnati Campus, Family record, Leo CAHN Family, Vital statistics, Small Collection, n° 1530.
6. Voir l'évolution du patriotisme des juifs d'Alsace face au service militaire, *Juifs en Alsace*, (en collab avec Robert WEYL), le métier des armes, le patriotisme, le sionisme, Toulouse, Privat, 1977, p. 382-86 et idem, «Les Juifs d'Alsace entre la France et l'Allemagne (1870-1914)». *Revue d'Allemagne*, p.480-94.
7. MARRUS Michael. *Les Juifs de France à l'époque de l'affaire Dreyfus*. Paris: éd. Complexe. 1985. p. 48. anc. éd. Calmann-Levy. 1972.
Freddy RAPHAEL et Robert WEYL évaluent une perte du quart de la population juive alsacienne entre 1871 et 1905 soit près de 9230 individus, *op. cit.*, p.486.
8. PECK Abraham J. That other «peculiar» institution: Jews and Judaism in the nineteenth century south. *Modern judaism*. Vol 7, n° 2. mai 1987. p 199-114.
9. *Communications*. Générations et filiation. n° 59. Paris: Seuil. 1994.
10. KORN. Bertram W. *Jews and Negro Slavery in the old South 1789-1865*, Elkins Park, Pa. Reform Congregation Kneseth Israel. 1961.
11. FOUCHE. Nicole. *L'émigration alsacienne aux Etats-Unis, 1815-1870*. Paris: Publications de la Sorbonne. 1992.
Une introduction du travail concerne l'émigration du début du XX^e siècle des Juifs d'Alsace et de Lorraine a été publiée dans, *Saisons d'Alsace*. Green card, sur les traces des communautés juives alsaciennes à New York. n° 115. 1992. p.175-182.
12. Commentaire de J.B MIGNERET, *Description du département du Bas-Rhin*. 1871. T II.
13. DALTROFF Jean. L'émigration en Amérique des Juifs d'Alsace-Lorraine. *Liaisons*, n° 11, *Bulletin du Consistoire israélite de la Moselle*. p. 22-24
14. CARON Vicki. *Between France and Germany: Jews and national identity in Alsace-Lorraine, 1871-1918*, Columbia U. Press. 1983.
15. Archives du Haut-Rhin, MS714, *Liste des Hauts-Rhinois ayant émigré entre 1871 et 1918*. établie par D. DREYER.
La loi du Reich du 2 Mai 1874: les hommes qui ont quitté le territoire de l'empire mais qui n'ont pas acquis une autre nationalité sont astreints au service militaire. Nombreux Hauts-Rhinois renoncent à leur nationalité pour ne pas être incorporés lors de visite à leur famille restée en Alsace.
16. D'autres types de comparaisons sont possibles pour évaluer l'importance de l'émigration juive de la France de l'Est, celui du pourcentage d'émigrés de la France de l'Est par rapport à l'ensemble des émigrés juifs d'Europe à la même période. Ces comparaisons dans l'état actuel de nos travaux ne peuvent être qu'indicatives.
Dans le cimetière de Port Gibson (La) dont la communauté date de 1830, fondée par des Juifs allemands et alsaciens: 17 tombes de juifs alsaciens sur 133 tombes sont comptées.(ref.100th Anniversary Celebration, Gemiluth Chassed Synagogue, Port Gibson, Miss, 1991), 12, 61 % du nombre de tombes.
Au cimetière d'Opelousas (La), 24 tombes d'Alsaciens sur 169 tombes, soit 13% (KAPLAN. Benjamin. *The Eternal Stranger*. New York: Bookman Associates. 1951)
La ville Donaldsonville à une heure de route au nord de Bâton Rouge (La) où de nombreux émigrés d'Alsace et de Lorraine se sont installés, 42 Alsaciens-Lorrains sur 192 tombes ont pu être répertoriées, près de 18%. (liste établie par Gaston HIRSCH).
La première génération d'émigrés vient en majorité d'Alsace, des villages de Shirhoffen, de Reichhoffen, de Saverne, de Niederbronn, mais aussi de Lixheim en Lorraine et de la ville de Nancy.
Il faut également tenir compte du fait que nombre d'historiens américains ne font pas de distinction entre les émigrés juifs alsaciens-lorrains et l'émigration allemande. La première émigration est partie intégrante de la seconde.
17. FERRAROTI. Franco *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*. Méridiens Klincksieck: trad fr.1990. p. 41.
18. Cette expérience est d'autant plus vraie lorsque le document nous est remis par les petits enfants de la personne qui écrit, en l'occurrence Madame SCHARFF en Mai 1993 et qui est commentée par ses proches comme Joël Sartorius de Philadelphie. Celui-ci inscrit l'histoire de ce document dans une généalogie familiale. Cette inscription trouve sa place dans une filiation dans laquelle les descendants ont recomposé l'histoire de leurs ancêtres, manière de refonder la famille et de recomposer avec le pays d'origine Cette filiation ne peut faire l'économie de vides, si l'on peut dire.
19. BARKAI Avraham. *German-Jewish Immigration to the United States, 1820-1914*. New York/London: Holmes & Meier. 1994. p. 1-14.
20. Pour une compréhension précise de cette évolution, voir WAHL Freddy. *Confession et comportement dans les campagnes d'Alsace et de Bade (1781-1939)* T I. Strasbourg: ed. Coprur. 1980.
21. Souvenirs de mon père, Philip SARTORIUS écrit par lui pour moi. 71 pages, écriture calligraphiée, à partir de 1910.
22. Journal rédigé par Isaac LEVY, né le 16 décembre 1870 à Lembach traduit de l'allemand par Maurice WOLFF en 1990. L'original appartient à Ernest LEVEY, fils d'Isaac et actuellement à sa petite fille Lauren Levey. Ce journal a été traduit par Maurice WOLFF, membre du Cercle de généalogie juive à Paris.
23. AD. du Haut-Rhin, n° 25266.
24. CHERNISS. Ruth MEYER. *Max Meyer, 1876-1953*, document privé 1980. 142 pages appendix I. Introduction Max MEYER, novembre 1941. Merci à Ruth CHERNISS, petite fille de Max Meyer, d'avoir bien voulu m'adresser son ouvrage.
25. Entretien avec Flo GEISMAR-MARGOLIS, à la Nouvelle-Orléans, le 8/09/92.
26. Entretien à New York avec Abraham METZ KAHN, natif de Bâton Rouge, de famille alsacienne et allemande le 2/09/1992. Entretien avec Flo GEISMAR-MARGOLIS à la Nouvelle-Orléans, le 8/09/92.
27. Correspondance: Gaston HIRSCH. 17/08/1993.
28. Note bibliographique. Livret élaboré pour une réunion de famille le 27 /05/1977.
29. En français, on traduit cette expression par «michpara'logie»
30. Correspondance avec Gaston HIRSCH. 17/08/1993.
31. Lettre de Lucile BENNETT, Archives U.S. Washington.
32. Lettre du 26 juin 1926-American Jewish Archives. Cincinnati.
33. Journal. Philip SARTORIUS, p. 56.
34. Correspondance. Babette WAMPOLD. Montgomery, Alabama. 10 /02/1995.
35. ref. *Note on Southern Attitudes toward Jews. 1970, et Antisemitism in America*. Chap.9, *Antisemitism and Jewish anxieties in the South (1865-1980)*. Library Hebrew Union College. 1994.
36. EVANS. Eli N., *The Provincials, a personal History of the Jews in the South*. New York. Atheneum. 1976. p. 273-74.
37. DINNERSTEIN. idem. p.82, p.88.

photo Abraham Hadad
"Mariage" ou "Devant le photographe"
huile sur toile 146 x 114
novembre 1993